



Article extrait de *La nouvelle anabase*
N° 1 (Paris, L'Harmattan, février 2006)

Patrick Chamoiseau

Méditations à Saint-John Perse

Ba Jean Bernabé. An gloryé.

1

Saint-John Perse, dans une lettre vous évoquiez le critique idéal. Face à l'œuvre du poète, il devrait, disiez-vous, se transformer en compagnon de route. Cheminer avec l'œuvre, en vivre les écarts, en vivre les rêves, l'obscur et l'indicible. Trouver comme le poète, par le dedans, ces éclats du réel qui échappent au réel. Ce critique devrait être poète lui-même sous peine de n'être pas. Et vous aviez raison.

2

Vous analyser, vous expliquer, vous sortir de l'éclat pour d'analytiques transparences, m'ont toujours semblé des entreprises vaines. Au-delà du mot restitué à son sens, de la métaphore enlevée à ses pliures secrètes ; au-delà de vos montages et mystifications ; au-delà de l'obscur déchiffré brillamment, demeure, toujours, *le poème*, telle « l'effusion intime » du coquillage, indéfectiblement liée à un vaste océan.

3

Votre mystère ne peut pas se dissiper comme une ombre portée. Votre obscur ne peut pas s'éclairer. Votre dire ne peut pas s'estampiller d'un sens ou d'une vérité de lecture. *Votre mystère est votre beauté*. Votre ombre, cet incomparable éclat. C'est une trame, tissée à même votre parole, et qui fonde le sens profond de votre parole. C'est pourquoi chaque explication d'un de vos vers ou d'un de vos poèmes, chaque plongée savante dans l'une de vos œuvres, nous apportent de grandes joies ; mais elles ne font qu'en souligner l'incomparable énigme.

4

Saint-John Perse, je viens donc auprès de vous, méditatif. La méditation est fille de l'ombre et de la lumière. Elle ne craint pas le mystère et se soucie peu du chiffre de la beauté. Elle sait se faire aveugle pour mieux voir, et distinguer la nuit dans la plus haute lumière. Elle sait le monde ouvert, le relatif des vérités, elle ne se projette pas, elle n'écrase pas d'un sens ni n'assujettit dans l'interprétation qui se veut magistrale. La méditation est une errance tourbillonnante du sentiment. Le sentiment est

poésie de la pensée. Elle s'approche des feux intenses, juste pour s'amplifier, s'enivrer de beauté, et aborder aux rives de cette connaissance qui aide juste à mieux vivre.

5

Ce soir, je ne serai donc pas critique. Ni lecteur. Je vais quitter ma case pour m'approcher de la Grand-case. Je viens avec les chaînes, les nègres serviles, les nègres marrons. Je viens avec le souvenir de la cale et du vaste malheur où vos pères ont rencontré les miens. Je viens avec cette douleur qui, sans nous être commune, fut pour nous de commune fondation. Je viens aussi avec ce monde qui change, ces peuples et ces cultures qui s'emmêlent, et qui modifient tout ce que nous étions. Je ne viens pas en compagnon, je viens, avec la même peau couleur de papaye, mais sans ennui, méditer auprès de vous. Je dirais : *Méditations à Saint-John Perse*, comme ces *Images à Crusoé* dont on ne saura jamais si elles lui appartenaient, si elles lui furent *consacrées*, si elles lui furent *dédiées*.

6

Vos pères sont devenus les miens. Les miens sont devenus les vôtres. Je les vois dans cet ensemble complexe, hétérogène, comme éléments antagonistes et complémentaires, fondateurs les uns des autres, et participant d'une totalité ouverte qu'ils méconnaissent, et dans laquelle ils voulurent, en grande violence, se conserver distincts. Nous sommes en terre créole : je garde la distinction, mais je nomme la commune fondation. Je sais tout le divers d'une unité encore secrète, et l'unité de cette diversité encore insue. Je les traite en un couple dont l'équilibre est à trouver, et, une fois deviné, toujours à préserver. Je suis en vous, vous êtes en moi. Je vais en moi pour vous envisager. Je vais en vous pour me dévisager. Et cela est possible car vous êtes ce que vous êtes, je suis ce que je suis : ni fusion, ni confusion dans ce partage qui va pourtant nous modifier sans rien dénaturer.

7

Je vous ai rencontré il y a longtemps. En ces époques de nos luttes adolescentes contre le colonialisme. La Négritude, alors, nous était nécessaire. Elle affermissait nos poings. Elle diminuait nos incertitudes. Elle nous dessinait de fortes convictions et d'augustes vérités. Nous n'avions pas besoin de vous en ce temps-là. Vous étiez de l'autre côté. Et votre éclat même, la force de votre dire, nous les rangions dans le sillage des dédaigneux conquistadores. Entre mes mains, vos livres sont longuement demeurés endormis. Ils attendaient que je me construisse.

8

Nous vous opposions à Césaire. Césaire était l'esclave en lutte. Et vous étiez le Maître. Cela créait les pôles d'une dynamique stimulante. Nous avions besoin de ces lectures très pauvres qui servaient de combustible aux luttes que nous menions. Nous ne savions pas à quel point cette lecture appauvrissait Césaire tout autant qu'elle vous appauvrissait. Nous n'avions pas compris que, chez de grands poètes, placés par le malheur dans une terre coloniale, le témoignage serait toujours entier. J'ai appris à ne rechercher ni l'esclave, ni le Maître, mais à questionner nos humanités dans leurs grandeurs et leurs abîmes, confrontées à l'esclavage et la domination. Perse, il y a de l'esclave en vous. Il y a du Maître, chez Césaire. C'est pourquoi, tous les deux, vous témoignez à votre manière d'un état de l'humaine condition.

9

Je vous ai oublié en des temps de nouvelles certitudes. Je différais l'Afrique pour plonger en moi-même, dans un pays natal qui ne serait pas fait des terres que nous avons perdues. Un pays natal qui serait autre chose. Je plongeais en moi-même à la recherche d'une racine majeure. De ces cavernes intimes, je ne ramenai que le trouble, l'obscur et l'incertain d'une grande diversité. Le monde lui-même entraînait autour de nous dans d'inédites poussées qui renversaient nos anciens murs et nos vieilles cathédrales. Nous devons apprendre à vivre et à penser le fluide, le trouble, le rapide, l'incertain, le mobile incessant de ce que nous étions. Et c'est là, que je vous retrouvai.

Saint-John Perse, je vous relis maintenant. C'est comme vous lire dans une autre liberté. Avec d'autres soucis et d'autres exigences. Maintenant que mes cinquante ans pèsent, vous m'accompagnez avec Glissant, avec Char, avec Villon, avec Rabelais, avec tous ceux qui aujourd'hui m'aident à vivre l'énigme nouvelle de la Pierre-monde. Je vais aux périls de votre verbe, à ses dangers, et aux risques que vous prenez ; je verse dans vos réussites, je m'abreuve à vos mystères ; et j'en ramène ce sentiment d'admiration qui, dans nos terres dominées, est pour moi à la base de tout acte créateur.

Perse, vous êtes né avec la conscience de l'exil. Dans une île, loin des terres d'origine. Vos pères portent le poids de l'insularité, ils mesurent la haute barrière de l'océan. Ils ne sont pas venus vivre, créer des villes, lever des temples, ils sont venus pour s'enrichir. Dans leur esprit, le monde véritable est au loin, la culture, la civilisation aussi. Ils ne perçoivent que le pénible de leur condition, les risques de bâtardise, le rêche de ces terres vierges, la décrépitude lente de leurs vieilles plantations. Ils préservent leur pureté illusoire, leur blancheur, établissent de soucieuses généalogies, raidissent une longue racine. L'identité est, pour eux, un fantôme réfugié dans la cristallisation du territoire lointain. Ils cultivent le rêve des grands espaces, l'esprit pionnier des grands élans, la solitude aigre de ceux qui fondent les mondes nouveaux dans l'héroïsme et la noblesse. Mais en fait, ils pataugent dans les décombres de leurs rêves. Vous ressentez les mêmes tourments. Vous en héritez, Perse. C'est avec eux que vous écrierez ce recueil inaugural que représente *Eloges*. Vous allez fonder « *sur l'abîme et l'embrun et la fumée des sables* », vous écrierez auprès de ces citernes, ces vaisseaux creux, de tous lieux vains et fades où gît le goût de la grandeur.

Cette sensation d'exil, ce trouble, ce dénigrement de la terre nouvelle, ce rêve du pays perdu, cette perception d'une insularité close, cette envie de pureté fantasmée qui nous renvoient à de fantasmatiques sources, ces désirs de racines et de certitudes, sont créoles. Ce sont les affres que l'on éprouve dans la forge du Divers. Ils sont partagés par tous, quelle que soit leur condition dans le terrible brassage des créolisations. Amérindiens, nègres ou Békés, immigrants hindous, syro-libanais ou chinois, chacun se doit d'affronter cela. Vous aussi, Perse, comme tout créole, vous tenterez de résoudre ce conflit. Césaire lui, va épeler l'Afrique. Vous, Saint-John Perse, vous nommerez l'Occident. Et vous serez tous les deux, soucieux de cet *Universel* qui, à si bon compte, liquéfie d'habitude nos tourments.

Sur l'obscur de la créolité guadeloupéenne, votre poésie va dresser les assises d'une lumière. Vous irez d'acclamations en louanges, d'éloges en émerveilles. Vous vous installerez en éclats, en senteurs. Vous déchiffrez le pacte des grands arbres, la grand-messe des fleurs et des insectes. Il s'agira pour vous d'accepter toute chose et de dire qu'elle est belle. Vous sentiez bien que le refus de cette réalité, telle que l'avaient pratiquée presque tous nos poètes, aurait aliéné votre élan créateur.

*

Et même si Alexis Leger affirme en quelque part, que cette *terre des Antilles est d'essence française, et la plus vieille*, qu'il ne sait donc y voir la résultante d'une créolisation, votre vision poétique plongera en l'intime de cette terre, et en son inédit. Perse, votre poésie dans ce qu'elle a de juste, de vrai, d'authentique, de force et de vision, soupçonne, dévoile, atteste, qu'il y a dans nos pays une réalité humaine de dimension nouvelle. Et cette vision de prophète inconnu à lui-même, vous grandit. Elle vous permet d'accepter ce monde qu'Alexis Leger refusera toute sa vie. Elle vous permet, sinon de le comprendre, mais de le deviner. Et, boucle fertile du talent, cette acceptation vous permettra d'aiguiser, et de déployer votre sens poétique. *Et soudain*, dites-vous, *tout m'est force et présence où fume encore le thème du néant*. Boucle fertile du talent qui se nourrit de ses effets, et fait de l'or avec ses handicaps.

14

Vous parlez d'une haute condition. Vous parlez dans l'estime. La haute condition est faite de cette estime déployée sur toutes choses comme une mobilisation des ombres et des lumières. Votre estime est une vaste lumière, chargée d'ombre, qui va au gré de ses divinations. Elle transfigure. Elle dévoile sans révéler. Elle permet de s'accepter et force à se construire. C'est elle qui vous élève et qui transforme l'enfant-bébé tyrannique en un poète sensible. C'est elle qui éloignera le poète célébrant, des étroitesse d'une naissance coloniale. C'est elle qui vous mènera au tout-possible du monde, tandis qu'Alexis Leger vivra ses impossibles. L'estime, en terre créole, a ce pouvoir démiurge, cette vertu terrible. J'ai compris que nous devions aussi, nous qui nous dénigrons tant, et sans même le savoir, j'ai compris que nous devions nous restaurer ainsi. Dans l'estime.

15

Perse, vous avez connu les tremblements de terre, cyclones, épidémies, et les inondations. Toutes ces calamités, ces violences, qui labourent nos terres, et les transforment souvent en dégras de déveine. Vos pères, comme les miens, devaient les déplorer. Et les craindre. Votre poésie visionnaire les érigera en forces de renaissance. Forces de renouvellement. De jouvence primordiale. L'estime encore, si juste et lumineuse, si souvent impassible, si souvent a-morale. A nous maintenant de plonger aux douleurs, d'aller au fond de ces violences passées qui furent au principe génésique de nos terres, allons dans ces brûlures pour tenter un regard, et peser qui nous sommes. Notre avenir a ce très long passé.

16

La langue créole vous habite, Perse. La langue française vous fascine. Elle structure vos projections vers une francité qu'Alexis Leger revendique. Elle est langue de culture et de civilisation anciennes. Mais vous vivez, tout autant que Césaire tout autant que Glissant, le trouble neuf de cette Diversité. Autour de vous, des négresses, des chabines, des mulâtresses, des servantes indiennes, des chinois. Des façons d'Afrique, des survivances amérindiennes, des cultes étranges du dieu Shiva dessous les gestes qui vous dorlotent. Cette information du Divers amène le Poète au langage, même si elle abandonne Alexis Leger au désir d'une fantasmatique francité. Votre français somptueux sera travaillé, lélé, miganné de créole et cela, même si *vosre chienne d'Europe fut blanche et plus que vous, poète...* Avec un naturel que nous aurions à conquérir, vous relativisez d'emblée la langue que vous adorez tant. Il était plus facile pour vous que pour nous de le faire. La langue créole ne servait ni à vous nommer ni à vous désigner. Elle ne vous arrimait pas à une condition que vous aviez à refuser. Vous n'aviez nul effort à fournir pour vous démarquer et conquérir une langue française identifiée, dans vos inquiètes généalogies, comme langue de l'origine.

17

Perse, en fait vous aviez deux langues. Deux langues maternelles : la langue créole, la langue française. L'une agissante et fantasmée, l'autre agissante, déniée et structurante. Alexis Leger ne retiendra que la langue française. Le Poète installé dans la langue prestigieuse, utilisera la matrice de la langue délaissée. Il en fera ce que M. Jean Bernabé appelle une langue matricielle. Le monde ira ainsi. Nous naîtrons de plus en plus dans des magmas de langues, dans des feuillages de langues maternelles, mais sur le nœud solide d'une langue matricielle. Et il se pourra même que, dans l'incertain et dans l'imprévisible, cette langue matricielle soit de structure plurielle. En la Pierre-monde, nous parlerons langages.

18

... Pour longtemps encore j'ai mémoire / des faces insonores, couleur de papaye et d'ennui, qui s'arrêtaient derrière nos chaises comme des astres morts. C'était moi, c'était nous que vous décriviez ainsi. Cette description nous donnait le sentiment d'être éjectés de votre monde. D'être laissés de côté, dans l'immobilité opaque que l'on retrouve chez Faulkner quand il évoque les Noirs du Sud. J'aurais aimé que vous nous nommiez avec le battant de nos cœurs, l'aigreur circulante de nos sangs. Mais cela eut été la construction d'un esprit se voulant humaniste, et non la saisie instinctive,

impassible, d'une vision véritable. Aujourd'hui, en cet âge différent, je goûte à la puissance très rêche d'une telle vision.

*

Le « *j'ai mémoire* » que vous formulez, nous installe dans votre mémoire, et vous verse dans la nôtre. Nous avons tissé votre vision du monde. Vous avez nourri la nôtre.

*

« *L'insonore* » que vous percevez, est loin de l'écoute de ces colons qui pensaient nous entendre, qui croyaient nous comprendre. Nos rires, nos chants, nos danses ne vous ont pas trompés. Vous perceviez vous, le grave silence, le vaste silence que nous vous opposions. L'abîme de ce que vous aviez fait de nous et que nous refusions. Et de l'écrire ainsi, dans une saisie sincère avec elle-même, exprime que le poète en vous, respectait cette posture.

*

« *L'ennui* » dont vous parlez, est loin de ces joies, de ces bonheurs d'enfants, de ces béatitudes rythmées que les colons nous accordent souvent, eux qui croient nous connaître. Vous, poète, voyiez la vaste réprobation, et la taiseuse souffrance de ces « *astres morts* ». Visages lunaires, visages éteints sans doute, jaunâtres comme la papaye mûrie, mais obscur éclat d'une humanité devenue indéchiffrable aux conquérants. Votre monde épaississait le filtre entre nous et vous, mais votre sensibilité poétique déserta les boubiers habituels. Et cela, même si votre raison, dans les lettres d'Alexis Leger, continua d'y peser en atavisme et désir d'élévation, en besoin d'air et souci de pureté.

19

Le recueil *Eloges* nomme la terre natale, et y accepte toutes choses. Louanges et célébrations. Saisies fugaces. Sculptures d'instant. Défaite du temps. Cartographie d'une palette sensitive, dans un mélange de songes et de grande précision. Comme si, avec la pointe d'une équerre, ou l'aigu d'un compas, vous ouvriez la porte à de grands « *rêves aux ombres dévoués* ». Vos saisies du réel ouvrent à l'abstraction ; et l'abstraction poétique seule permet de résoudre ces éclats de réel. Les hommes, la terre, les arbres, les insectes, les pierres, l'ombre et la lumière, tout se mêle et s'emmêle, dans un règne grandiose qui les rassemble aux parages d'une même chose. Le Divers entre dans le chatolement d'une totalité. Totalité ouverte à l'infini aux enthousiasmes de nos lectures.

20

Ecrit sur la porte s'élève des rêves échoués. La petite vie. Les douteuses fiertés. Les grands rêves qui barbotent. Le quotidien d'un conquérant devenu un planteur. Peau couleur de tabac ou de mulet. Mains grasses. Sueurs. Une amertume nostalgique qui veut se rassurer, et qui ne peut s'empêcher de guetter l'océan. Et qui cherche à se convaincre que nulle envie ne s'accroche aux voiles des voiliers. Mais, au-delà de l'échec d'un rêve de grandeur, la douleur est là qui taraude, et tend vers le territoire perdu, la France perdue, l'Europe perdue, l'Occident fantasmé. C'est cette décrépitude diffuse — et tendre — qu'il vous faudra désamorcer, revivifier d'un vaste élan.

21

Images à Crusoé prend la distance pour entrer plus profond. Ce lointain qui semblait rôder dans *Ecrit sur la porte*, sur le reflet des voiles, et que l'on regrettait, devient la corruption des villes européennes et d'une civilisation industrielle florissante. La nostalgie est effeuillée par le réel. Le mythe de Robinson Crusoë va servir le propos. Lui, a pu comparer les deux mondes, les vivre au plus profond. Il peut inverser les termes de la nostalgie. La terre perdue devient l'île où l'on est né à soi-même. Elle est précieux trésor d'images hurlantes qui conservent et avivent « *l'éblouissement perdu* », et cela juste avant le soudain descellement. A l'orée du grand éloge, cela permet de relativiser. De comprendre que la graine natale est précieuse mais qu'elle ne germera pas. Perse, il ne s'agira pas pour vous de quitter l'île pour l'Europe, mais de quitter l'impossible terre natale pour une idée de l'Europe impossible : c'est le poète qui naît ainsi, déclinant ces deux pôles tout autant impossibles. Ces deux impossibles vous forceront à une idée particulière du monde dans « *l'obscur naissance du langage* ».

L'idée de Crusoë souligne aussi la rupture du départ et la rupture de l'arrivée. Crusoë fut content de partir vers l'Europe perdue, de retrouver l'originelle civilisation. Mais ce départ échouera dans les graisses, les réclusions malsaines et l'amertume stérile. La solitude. Il y eut dans votre famille, et chez vous Perse, cette joie qui couvrait cette douleur, cette immobilité inscrite dans ce mouvement, cette mort au délié de ce bond. Ce rêve réalisé qui, dans sa réalisation même, soulignerait une perte essentielle : le trésor des images fondatrices de ce qui semblait mineur. Ce rêve réalisé qui, dans sa réalisation même, dirait son impossible. De notre côté, nous agissons pareil. Nous irons vers l'Afrique, et vers les mêmes douleurs, les mêmes déceptions, et le même impossible. L'exil nous guette partout, dans l'île où l'on éprouve le sentiment d'exil et dans la source perdue où l'on se découvre curieusement étranger. Perse, ce vieux drame des créoles, vous l'avez résolu à votre manière. La fréquentation permanente des grands vents, des grandes pluies, des grandes houles, et l'inventaire des grandes richesses du monde, vous seront libérateurs. Ne pouvant habiter nulle part, vous habiterez votre nom. Un nom sans terre natale, sans date et sans géographie, un nom de poésie et de mensonges, et de splendeurs reconstituées. Une œuvre de très haute exigence, emmaillotée dans votre vie, et installée sur la totalité du monde dans un vouloir désincarné.

Pour fêter une enfance nomme la terre natale en six poèmes, et y accepte toutes choses. Pour retrouver cette liberté d'accepter, il vous faut accompagner l'éveil de votre conscience, et retrouver intact le regard de l'enfant. L'innocente, et tellement vaste, et tellement libre, perception de l'enfant. *Appelant toutes choses je récitai qu'elle était grande.* Réciter est pour nous le dit d'une parole magique. Vous récitiez ce monde comme pour retrouver l'initiale force créatrice du verbe. Vous récitiez ce monde pour le fonder, le refonder comme socle d'un élan projectile. Cette fête part de la confusion génésique, de la peur tremblante, de la douceur aimante, de la permanence tranquille des vieillesses et des vieilles racines — mais pour atteindre les rêves qui président aux départs sans retour, et aux vies sans racines qui tiennent force de l'errance.

Les grands arbres aux racines très vieilles se transforment à mesure de leurs montées vers le ciel, en de somptueux vaisseaux, haubans, huniers et voiles claquantes. Le mouvement est achevé et prolongé par l'envol explosé des oiseaux. Ces vieilles racines, nouées dans leur élan vers le ciel et le monde, sont créoles. Perse, le créole est ainsi, dont le profus enracinement sert à mieux l'étendre au monde lorsqu'il en prend positivement conscience.

Les lances de flammes sur la craquante demeure. Règnes et confins de lueurs où l'on mène des corps sans ombre. Les torches de midi... Je connais ces accablements d'une exaltante chaleur.

Les grandes filles luisantes qui remuent leurs jambes chaudes. Les grandes bêtes taciturnes qui s'ennoblissent à manger comme vous des racines. La nourrice jaune. Le sorcier noir. La bonne métisse et qui sent le ricin. La bonne aux perles de sueurs brillantes. La servante qui a droit à une chaise lorsque vous êtes dans la maison... Nous sommes autour de vous, emportés par le grand chant d'estime, et cette estime même nous immobilise dans une opaque réprobation. C'est pour nous, la « haute condition » parmi les floraisons de vos tournantes lumières.

Le poème *Eloges* plonge dans l'existence créole. Il la reçoit de manière brute, apparemment brutale et tumultueuse sans grand souci d'explication. Le chaos des images, des sensations, et des évocations. Les brusques ruptures et les élans sans verbes qui nous charrient comme dans un songe. Les alliances aux insectes. L'observation minutieuse. La contemplation froide. La plongée dans l'infime. L'afflux abondant, l'afflux chaotique de ces énigmes annoncent comme l'inventaire d'une agonie, le trouble

d'une mort qui sera renaissance, le geste bouleversé d'un enracinement de mémoires qui sera un départ. *Pour moi j'ai retiré mes pieds.*

28

Le recueil *Eloges* nomme la terre natale et y accepte toutes choses. Non pour y demeurer mais pour prendre votre élan. La mer est là « *hantée d'invisibles départs* ». La mer se mêle au ciel. Elle se mêle à la terre. La mer ne vous enferme pas. Elle vous aspire et vous ouvre l'horizon. Dessus les mornes, dessus les toits de tôle, passent des voiles enthousiastes, des oiseaux vont comme d'invincibles voiliers. Vous surprenez dans les yeux de vos pères cette nostalgie de l'exil et ce désir d'envol, et vous les transformez. Votre insularité est créole car elle n'enferme pas, elle ouvre et vous emporte. Elle ravive la circulation des merveilles, et des pollens et des possibles. L'île créole est ouverte. Elle est cousine des vents. Amie fertile des pluies, des catastrophes et des cyclones. Etendue sans limites sur la mer, elle est grande fille du monde. Sensible au *grand mouvement qui va de par le monde.*

29

Après *Eloges*, cette terre natale se dissimulera dans vos œuvres. Elle le fera le plus souvent à l'insu d'Alexis Leger, dans un miroitement d'absences et de présences. Il faudra être de lecture vigilante pour voir, pour comprendre comment et combien elle vous inspire, et structure votre vision. Vous abandonnez les références à vous-même, pour de grands souffles mythiques voulus impersonnels. *A présent, dites-vous, laissez-moi, je vais seul.*

30

Vos traits d'union, Perse, épellent l'indicible. Ils forcent le langage aux remous du créole et du français. Le trait d'union est l'acte de prise en mains d'une langue, ou de langues qui accèdent sans orgueil aux étendues nouvelles. Ils articulent le dit et l'indicible, le très réel et l'émerveille, le très savant et l'intuition, le prononcé dedans l'imprononçable. Ils lient et relient d'irréductibles divergences. Ils s'accommodent des incertains. Le connu-inconnu y réinvente l'image et déclenche la vision toute nouvelle. Le trait d'union est d'écriture créole.

31

Vous disiez, Perse, détester la lecture à haute voix. La poésie n'étant faite que pour l'oreille interne. Il est sûr que la présence de la parole a incité à déclamer vos vers. Leur rythme oral, leurs longues prosodies se prêtent bien aux solennités déclamatoires qui les trahissent pourtant. Je pense que l'on pourrait les lire, sur le mode de la méditation, cette parole que l'on entend parmi les souffles des discrètes confidences, mais comme d'immenses mouvements d'âme qui ne s'adressent qu'à celui qui murmure.

32

Dans *La Gloire des rois* : je vois le cheminement des désirs vers les hauts asiles de graisse de la reine, cette jambe qui se soulève et qui fait don du parfum de son corps, cette « un-peu-Humide, et Douce »... Une sensualité terrible, l'instinct, la démesure, toujours ardente, la ferveur..., tout cela rôde entre ces idoles, ces princes, ces reines et ces héros, ces gens de race non point débile mais puissante. L'énergie vitale se rassemble là, pour le grand voyage conquérant vers le total du monde. *Et l'homme marche, dites-vous, dans ses songes et s'achemine vers la mer. Ou encore : Tous les chemins du monde nous mangent dans la main. C'est l'en-allée vers Anabase.*

33

Anabase. Je n'y vois pas une épopée de la colonisation, même s'il en a les accents qu'auraient aimé vos pères, et les mêmes ingrédients. *Anabase* épelle ce que vous croyez être la grandeur : la projection sur le monde ; l'extension à l'infini de sa propre légitimité ; l'énergie précieuse de la violence ; la tentative d'organiser et de dominer et les hommes et le monde ; la solitude agissante dans une foule bien accordée aux ampleurs d'un projet. Mais tout cela sera traversé par le doute, habité d'une errance qui cherchera à dénombrer tout le Divers du monde. C'est le monde tout entier qui deviendra, pour votre conquérant-poète, le matériau d'un inventaire. Mais, malgré ce doute et cette errance, il restera conquistador. Vous ne vous livrez pas comme Segalen à ce monde qui s'ouvre en ses diversités

irréductibles : vous aurez encore souci de régenter. Seulement, cette régence n'ouvre qu'à poésie somptueuse, qui sera votre façon d'une existence au monde.

34

Perse, vous êtes conquistador mais dans une conscience autre. Vous abordez le monde avec le désir d'une permanence et d'une unicité de l'Être. Mais vous provenez du divers d'une créolité, vous éprouvez le trouble, l'incertitude très mobile des créoles. Votre élan vers le monde, votre souci de l'Universel, votre posture d'élévation, votre pluriel de majesté, tente de cristalliser une essence hautaine. Vous savez qu'elle ne peut plus être française ou bien occidentale. Alors, vous tentez de l'organiser en une neuve immanence dans ce qui bouge, s'emmêle, se modifie sans fin. Ce souci vous fait sortir du temps, des lieux, des cultures, de la géographie, il vous amène à réinventer votre vie, à maîtriser votre apparence, à mettre en scène votre œuvre dans les richesses du monde. Cet absolu vous hisse vers une cristallisation voulue universelle, d'un Être impossible relié aux troubles du Divers. *Votre poésie clame l'émotion d'un existant-au-monde tendu vers l'absolu d'un Être-au-monde inatteignable.* C'est un beau témoignage de nos consciences humaines qui cherchent, si douloureusement le plus souvent, leurs équilibres dans l'inédit de la Pierre-monde.

35

Cet *Anabase* est un voyage vers le Divers du monde, comme il pourrait être un voyage en vous-même, vers le Divers qui a présidé aux scènes de votre naissance. Vous fondez au monde car le monde est nouveau, mais vous fondez aussi en vous-même. Et cette fondation se poursuivra dans *Exil*, dans *Vents*, et dans *Amers*, et dans *Chronique*. Mais cette fondation sait que le système n'est plus de mise, que le monde n'est plus régenter, qu'il ne faut pas se reposer, qu'il faut aller sans cesse. Vous vous réjouirez aux descriptions de l'indomptable, des éléments premiers — vents, pluies, mers, oiseaux. Des forces élémentaires qui peuplent nos genèses. Des forces élémentales appelées aux tables noires d'un alchimiste qui tente encore le principe d'une maîtrise du monde. C'est votre solitude visionnaire dans l'action.

36

Le paysage d'*Anabase* est minéral. Terres chauves. Acides. Sables. Vents chauds. Secs ascétiques. Argiles jaunes, pour vous si délicieuses. Vous effacez les paysages, pour apurer le tranchant de cet acte, renforcer sa grande intensité, éliminer l'esprit sédentaire, mais aussi pour fonder de nouvelles luxuriances qui seront intérieures. Le sel lui-même devient fertile. Perse, vous le savez, le paysage dépouillé à l'extrême laisse augurer de tous les paysages et les renforce en leurs évocations, et les épelle en leur diversité. C'est là aussi, le Tout-monde envisagé.

37

Vous êtes fasciné par l'Être, vous qui relevez d'un existant-au-monde. Vous aimez les choses sèches, stériles, tranchantes. Le sel pour vous, se révèle fécond. C'est peut-être une manière d'épuiser le Divers qui bouillonne en vous, de réduire cette profusion que vous pensez bréhaïne. C'est dans l'épuration, la sobriété, la pureté primale des grands espaces, que le renouveau vous semble envisageable.

38

Perse vous êtes créole dans vos impossibles. Votre œuvre sera créole dans ses possibles : c'est à dire dans le Tout-possible, l'Êtant au monde, le tout-imprévisible qu'elle exprime, et qui se devine en présences, en absences, en refus et abandons, et en énigmes ouvertes.

39

Je lis dans *Anabase* : *Et soudain ! apparu dans ses vêtements du soir et tranchant à la ronde toutes questions de préséance, le conteur qui prend place au pied du térébinthe.* Cette fondation d'*Anabase* renvoie à nos propres fondations. Dans ce bouillonnement d'hommes, de races, de violences que furent les plantations ; parmi ces miettes humaines privées d'Être et de parole par le fait de dominer ou d'être dominées, va se lever celui qui formulera le verbe de tous, qui nous fera parler ensemble. Celui-là, c'est le conteur créole. Et la parole du Conteur, jaillie dans le Divers, est toujours fondatrice.

Elle emmêle et relativise. Elle dénombre à l'infini, non pas pour régenter, mais pour lier et relier. En terre créole, c'est le conte qui est fondateur, comme il est fondateur dans *Anabase*. Car sous le pied de térébinthe, celui qui va parler, se dresse plus essentiel à cette neuve fondation que le verbe du conquistador ou celui du poète pris dans son impossible. Cela aussi, Perse, vous l'avez deviné.

40

Saint-John Perse, me voici au terme de cette méditation. Je vois votre sourire. Vous savez que le poème, et votre œuvre encore plus, échapperont toujours à nos explications, et plus encore à mes méditations. Mais je les pratique volontiers, de plus en plus, en votre compagnie. Pour le plaisir bien sûr, pour la fréquentation d'une beauté ouverte, et pour me tenir en éveil grâce aux échos inépuisables de ce vaste édifice. La Pierre-monde maintenant nous entoure. Nous devons y vivre, et tout réinventer. Sans système. Sans idéologie. Sans même une certitude. Il nous faut des postures souples et de latérales disponibilités. Cela demande une conscience autre, un autre regard sur nous-mêmes et sur notre présence sur cette terre. Votre poésie a pressenti cela, elle qui nous offre à chaque étape de notre vie, les grandes pistes de l'envol, les vertiges stimulants, toujours non résolus, de l'éveil.